

## Histoire et civilisation du monde byzantin

M. Gilbert DAGRON, professeur

*Cours : Constantinople imaginaire, Histoire et Folklore urbain*

Ont été développées et prolongées sous ce titre les premières conclusions auxquelles nous avait conduit l'étude des *Patria* de Constantinople. Parmi les genres littéraires qui ont pour fonction de décrire une ville, l'« éloge » et le « récit des origines » (*Patria*) s'opposent par plus d'un trait : le premier renvoie à un modèle et obéit à des règles rhétoriques, le second part d'un site, de sa toponymie, de traditions orales ou écrites, pour mêler en une histoire locale fortement individualisée toutes sortes de légendes, jeux étymologiques et souvenirs déformés recueillis sur place. Cette distinction se vérifie dans le cas de Byzance/Constantinople, où l'on peut opposer terme à terme les thèmes idéologiques qui exaltent la « Nouvelle Rome » et l'enquête que mènent les patriographes dans un passé à moitié oublié et à travers les monuments de la ville, auxquels ils demandent une restitution de l'histoire. Ainsi naît un folklore urbain librement imaginatif, dont les *Patria* de Constantinople ne sont pas le seul exemple : les *Mirabilia* de Rome, ceux d'Athènes, l'*Abrégé des merveilles* pour Alexandrie fournissent des parallèles et marquent, ailleurs, d'autres ruptures que le récit a pour tâche de masquer ou d'élucider. Le genre n'est ni vraiment savant, ni vraiment populaire, et ne peut être défini en dehors d'une étude approfondie de la transmission des textes, de leur découpage en florilèges, de leur redécoupage en notices brèves et de leur remodelage en recueils. De cette recherche à travers les manuscrits nous avons tenté de faire une étude des niveaux de culture entre le VI<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> s., entre le moment où les grandes œuvres sont encore accessibles et utilisées directement, et celui où elles réapparaissent dans des encyclopédies ou lexiques, fragmentées et souvent anonymes. Ainsi avons-nous été conduits à mieux apprécier la faible marge qui sépare l'auteur du copiste, les rapports qui s'établissent dans l'anonymat entre l'enquêteur et son lecteur, les interférences de l'écrit et de l'oral dans la constitution du folklore urbain.

Parmi les grandes légendes historiques qu'on voit se mettre en place vers le VIII<sup>e</sup> s., et qui ont un peu la même fonction que les mythes étiologiques, celle des fondateurs présentait un intérêt particulier. La fondation de la ville est, en effet mise sous trois noms : Byzas, le héros autochtone qui dessine dès l'origine sur le sol de la cité une topographie du sacré dont Constantinople héritera : il donne aux lieux leur nom définitif, comme Adam aux animaux, et connaît déjà tous les secrets du sol ; Septime Sévère, qui détruisit Byzance en 196 avant de la reconstruire plus grande et plus romaine, c'est-à-dire dénaturée : il représente la romanité négative et agressive, Constantin sans l'aide de Dieu et sans le consentement du peuple ; Constantin enfin, qui incarne la romanité positive, encore qu'ambiguë, une greffe de Rome réussie, mais au prix d'une dépossession. Ce jeu subtil des trois fondateurs permet de tout dire sur la fondation, et les patriographes y ont recours pour dénouer l'énigme de 330, soit en répartissant les éléments de l'histoire constantinienne sur une plus large diachronie, soit au contraire en faisant s'affronter dans le champ clos de la ville Constantin, Byzas et Sévère. Ainsi la formule idéologique trop facilement admise de « Constantinople Nouvelle Rome » trouve-t-elle dans le folklore un terrain d'expérimentation et de résistance.

Les dernières leçons ont porté sur les « philosophes », personnages faussement savants qui apparaissent en arrière-fond de cette littérature faussement populaire. Deux types sont à distinguer : celui du philosophe antique (Hermès, Solon, Platon...) auquel on attribue le mérite d'avoir prédit, par une sorte d'inspiration divine, le triomphe futur du christianisme, établissant ainsi un lien, par-delà la christianisation, entre les deux versants d'une culture ; celui du philosophe « païen », ou du moins non-chrétien, qui, en plein Moyen Age, continue de déchiffrer les talismans d'Apollônios de Tyane et de lire l'avenir de la ville dans tous les signes que porte son patrimoine monumental (inscriptions, gravures, sculptures). Les *Patria* de Constantinople mettent en scène bon nombre de philosophes de ce genre, grands amateurs de « problèmes », tantôt sérieux, tantôt bouffons, toujours insolents et vaguement séditieux. Ils font pendant aux moines illuminés qui haranguent les foules et admonestent les empereurs.

#### *Séminaire : les Taktika de Léon VI*

L'étude des stratégestes byzantins n'est de grand profit pour l'historien qu'une fois mesurées les contraintes d'un genre littéraire remontant à l'Antiquité et évalué le poids d'une tradition qui, d'Élien à Nicéphore Ouranos (I<sup>er</sup>-X<sup>e</sup> s.), charrie tout un héritage de textes, le constitue en corpus et limite ainsi l'apport original de chaque époque. Les travaux d'A. Dain ont, sur ce point, apporté beaucoup de lumière et démêlé l'écheveau de textes imbriqués qui nous sont parvenus par quelque 250 manuscrits. Les traités de tactique

ou de stratégie sacrifient donc à la convention, se référant plus volontiers à un modèle qu'à une pratique, et décrivant l'armée comme une entité souvent coupée de ses attaches ou implications sociales. De là le caractère plus ou moins « utopique » de certaines de ces œuvres et le besoin ressenti périodiquement de les adapter à une réalité marquée par l'apparition de nouveaux peuples aux frontières, par des changements technologiques et par de profondes mutations sociales. A cet égard, les deux principaux tournants se produisent à la fin du VI<sup>e</sup> s. (sous Maurice) et dans la deuxième moitié du X<sup>e</sup> s. (sous Nicéphore Phokas). Ensuite, au XI<sup>e</sup> s., l'art de la guerre ainsi conçu disparaît curieusement avec l'apparition d'une classe de guerriers.

Après avoir repris le problème fort embrouillé de l'auteur et de la date du *Stratégikon* attribué à l'empereur Maurice, puis étudié dans la littérature byzantine le *topos* de l'empereur composant en maître ou étudiant en élève des traités de tactique ou de stratégie, nous avons cherché pourquoi et comment un souverain comme Léon VI, sans expérience militaire ni goût pour la guerre, avait entrepris de composer, vers l'an 900, des « Constitutions tactiques ». On suit sans peine le travail de mise en fiches de quelques modèles (Maurice, Onésandros, Elie pour certains rappels historiques) ; on voit par quelles retouches ou additions ils sont modernisés (vocabulaire technique en usage au X<sup>e</sup> s., précisions sur le recrutement et les effectifs, description sommaire du système des « thèmes », exemples tirés des campagnes de Basile I, chapitre entièrement nouveau sur les Arabes, esquisse de ce que pourrait être une nouvelle idéologie de la guerre). Nous n'avons affaire ni à un traité pratique comme le *Stratégikon* de Maurice, ni à une encyclopédie d'art militaire comme le *Laurentianus* 55,4 composé sous Constantin Porphyrogénète, mais, comme l'ont bien montré G. Vernadsky et J. Grosdidier de Matons, à l'œuvre d'un empereur qui croit devoir légiférer en matière tactique dans des formes, avec un vocabulaire et dans un but de « restauration » qui sont ceux des grandes synthèses juridiques contemporaines. Une fois rétabli le modèle d'un art militaire, la pratique guerrière sera *oikonomia*.

Le problème de l'armement méritait une attention particulière, car les byzantinistes ne disposent sur ce sujet d'aucune étude approfondie, et les fouilles archéologiques ne leur apportent que très peu d'informations ; c'est aux textes théoriques (*Stratégikon*, *Taktika*, *Syllogè Tacticorum*), rapprochés de quelques récits de batailles et de rares documents iconographiques de haute époque, qu'ils doivent s'adresser pour déceler les changements technologiques les plus importants. De toutes les armes offensives, l'arc est celle dont le développement depuis Justinien transforme le plus profondément les données tactiques et stratégiques : arc « composite », court, à grand pouvoir de pénétration (d'où un renforcement des protections de corps), à longue portée (250 m), intermédiaire entre l'arc perse et l'arc touranien. Il définit une distance dangereuse à laquelle peut se décider le sort d'une

bataille sans que les troupes en viennent aux mains, un type de combattant polyvalent, capable de manier à cheval l'arc, la lance et l'épée, un entraîneur rigoureux, décrit dans le *Περὶ τοξείας*, et accessoirement une symbolique. Léon VI attribue à la décadence de l'archerie les récents insuccès de Byzance face à l'Islam et propose de la remettre à l'honneur dans l'armée et dans les villages en autodéfense. Ce sont les peuples des steppes qui, sur ce point comme sur bien d'autres, serviront de modèles. Vient peut-être d'eux une invention que l'on retrouve bien plus tard dans la tradition iranienne et arabe, le *σωληνώριον* byzantin : un tuyau adaptable sur l'arc et permettant d'envoyer en une seule fois une multitude de fléchettes qui tombent sur l'ennemi « comme des sauterelles ». Il ne s'agit nullement, comme on l'a cru, d'une forme ancienne de l'arbalète mais d'une sophistication de l'archerie.

Parmi les armes défensives décrites par les traités, on distingue aisément la cuirasse traditionnelle à plaques métalliques (*κλιβάνιον*) et la cotte de mailles descendant jusqu'aux genoux ou jusqu'aux talons (*ζάβρα*), que la *Vie* de Théodore de Sykéon nous dit peser seize kilos et dont la possession désigne le soldat riche qui a pu l'acquérir, ou le combattant d'élite à qui on l'a fournie. Mais sont plus caractéristiques des usages orientaux les protections à plusieurs épaisseurs de feutre ou à rembourrage de coton, amples burnous à demi-manches, plus légers, moins visibles, moins fragiles et moins coûteux, peut-être aussi plus efficaces contre les flèches que les défenses de métal. Ici encore l'influence nomade s'exerce sur Byzance dès la fin du VI<sup>e</sup> s. et s'y perpétue.

Le développement de la cavalerie dans les armées byzantines des VI<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s. constitue d'abord une adaptation aux habitudes des peuples qu'elles combattent : perses ou arabes en Orient, turco-tartars dans les régions danubiennes. Il importait de préciser de quels progrès techniques ce développement s'accompagnait (harnachement) et à quelle tactique ou escrime cavalière nouvelles il correspondait. Sur le premier point, on a peu remarqué que l'étrier est couramment utilisé à Byzance dès l'an 600, c'est-à-dire bien avant son adoption dans le monde arabe et en Occident. Sa mention dans le *Stratégikon*, reprise dans les *Taktika*, complète utilement le schéma d'une transmission depuis l'Etrême Orient par l'intermédiaire des Avars ; mais elle apporte aussi la preuve que l'étrier n'a pas dès l'origine l'importance technique qu'on lui attribue (il permet de monter plus facilement à cheval, de prendre en selle des blessés, etc.) et ne conduit que très lentement à des modifications de la tactique et, par voie de conséquence, de l'organisation sociale de la guerre. C'est seulement avec Nicéphore Phokas que revient à la mode la cavalerie lourde des cataphractaires ; jusque-là, le cheval est surtout utilisé pour sa mobilité, pour l'avantage qu'il donne dans les manœuvres de diversion, d'encercllement et de poursuite, jamais, semble-t-il, pour la charge frontale et « à fond ». Les cavaliers sont avant tout, avec leur

armement composite, des combattants mieux équipés, capables de répondre à toutes les situations, et socialement plus riches. Dans les textes qui évoquent le recrutement des soldats des thèmes en milieu rural, avoir un cheval est signe d'aisance.

Les *Taktika* de Léon VI constituaient un bon point de départ pour l'étude des sujets suivants : 1) les divisions de l'armée en campagne, ses effectifs, la répartition des unités en ordre de bataille ; plus particulièrement la notion de profondeur de rang (*ἀκία* de 16 à 8 hommes) et celle « tente » qui lui est liée (*κοντουβέθριον*) ; 2) l'importance des services et du train (*τοῦλδος*), de même que la nature des liens de dépendance que suppose l'existence de valets (*παῖδες, πύλλικες*), 3) les règles régissant la collecte et le partage du butin, et l'importance de ce dernier dans le pécule et l'entretien de l'armée ; 4) les pratiques religieuses et l'interprétation des signes à l'armée.

Si tributaire qu'il soit du *Stratégikon* de Maurice et peu soucieux d'actualité, Léon VI donne une idée précise des problèmes de son temps et des solutions qu'il entend y apporter. Il déplore les trop faibles effectifs des armées byzantines face aux Arabes, les difficultés d'un recrutement qui sans doute n'atteint plus que les paysans pauvres, l'égoïsme des riches qui échappent au service, l'insuffisance notoire de l'armement. Il préconise un système fiscal qui permettrait d'équiper et entretenir une élite de combattants professionnels ; il rêve surtout, sans trop y croire, de transplanter à Byzance ce qui le fascine dans le monde musulman : l'esprit de *djihad*, une solidarité par la foi, une guerre sanctifiée par le projet de « libérer » les chrétiens hors des frontières et d'agrandir l'Empire réel aux dimensions d'une nation mythique. Apparaît déjà l'idée, qui heurtera si fortement la sensibilité chrétienne de l'Orient un demi-siècle plus tard, que le combattant est assuré du salut de son âme. Tout cela mesure admirablement l'écart qui sépare, au début du x<sup>e</sup> s., Byzance et l'Islam.

G. D.

#### PUBLICATIONS

— *Las transformaciones economicas y sociales en el Imperio bizantino* (in *Historia Universal*, Barcelone, 1981).

— *La perception d'une différence : les débuts de la querelle du Purgatoire* (*Actes du XV<sup>e</sup> Congrès International d'Etudes Byzantines*, IV, Athènes, 1980, p. 84-92).

— *Le saint, le savant, l'astrologue : étude de thèmes hagiographiques à travers quelques recueils de Questions et Réponses des V-VII<sup>e</sup> s.* (in *Hagiographie, culture et sociétés (IV<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> s.)*, Paris, 1981, p. 143-156).

CONGRÈS ET MISSIONS

— Communication au colloque sur le « Temps chrétien », C.N.R.S.-Paris, 9-11 mars 1981.

— Communication au Séminaire international « Da Roma alla terza Roma », Université de Rome, 21-23 avril 1981.

— Trois conférences au Centre d'Etudes Médiévales de Poitiers, 6-7 juillet 1981.

— Conférences et séminaire à l'Université de Genève, 5-6 novembre 1981.

*Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance*  
(Laboratoire associé Collège de France - C.N.R.S.)

Faits marquants de la vie du Centre :

— M<sup>me</sup> Hélène Métrévéli, Directrice de l'Institut des Manuscrits de Tbilisi (Géorgie, U.R.S.S.), a collaboré pendant le mois de novembre 1980 aux études du Centre sur les archives de l'Athos.

— M. Manolis Chatzidakis, de l'Académie d'Athènes, a prononcé quatre conférences sur la peinture byzantine et post-byzantine.

— M. Cyril Mango, Professeur à l'Université d'Oxford, a prononcé deux conférences sur Byzance et la Perse au VII<sup>e</sup> s.

— D. Denis Feissel (C.N.R.S.) a animé pendant toute l'année un séminaire d'épigraphie grecque chrétienne (questions de toponymie syrienne, études de formulaires, bibliographie récente).